

sûr et facile. Quand nous avons renoncé à notre part de l'or de Vera-Cruz, c'était sur la promesse formelle que nous serions amplement dédommagés à Mexico. Nous avons, il est vrai, trouvé les trésors qu'on nous avait promis; mais à peine les avons-nous vus, qu'ils nous sont enlevés par ceux-là même qui nous avaient engagé leur parole! » Les mécontents allèrent jusqu'à accuser leurs chefs de s'être approprié, avant le partage, quelques-uns des plus riches ornements; accusation confirmée, jusqu'à un certain point, par une querelle qui s'éleva entre Mexia, trésorier de la couronne, et Velasquez de Léon, parent du gouverneur et favori de Cortés. Le trésorier accusait ce cavalier de s'être emparé de certaines pièces de vaiselle avant qu'elles eussent reçu l'estampille du roi. Des paroles on en vint aux coups. Les deux champions maniaient également bien l'épée : plusieurs blessures furent reçues de part et d'autre, et l'affaire aurait pu se terminer d'une manière tragique, sans l'intervention de Cortés, qui les mit tous deux aux arrêts.

Il employa ensuite toute son autorité et toutes les ressources de son éloquence insinuante pour calmer les passions de ses soldats : la crise était délicate. Il était fâché, leur dit-il, de voir qu'ils oubliaient le devoir de bons soldats, de soldats de la croix, au point de se quereller à propos de leur butin, comme pourraient faire de misérables bandits. Le partage avait été fait d'après les principes de la plus stricte équité. Quant à sa propre part, elle n'était autre que ce qui lui était assuré par son brevet. Cependant, s'ils la trouvaient trop forte, il était prêt à faire abandon de ses justes droits et à partager avec le dernier des soldats. Il ne dédaignait point l'or, mais l'or n'était pas le principal objet de son ambition. Si c'était de l'or qu'ils voulaient, ils devaient songer que le trésor actuel n'était rien en comparaison de ce qui leur était réservé : n'avaient-ils pas le pays tout entier et ses mines à leur disposition? Tout ce qu'il leur demandait, c'était de ne pas donner à l'ennemi, par leurs querelles, un moyen de les surprendre et de les écraser. — Avec ces paroles mielleuses, qu'il avait en

réserve pour toutes les occasions semblables, dit un vieux soldat (18) à qui la leçon s'adressait en partie, Cortés parvint pour le moment à apaiser l'orage; ce qui ne l'empêcha pas d'employer, en particulier, des moyens plus efficaces, et de se débarrasser, à l'aide de présents judicieusement distribués, de plaintes et de réclamations importunes. Il se trouva bien, dans le nombre, quelques hommes d'une humeur plus récalcitrante, qui conservèrent cet incident dans leur mémoire pour en faire usage en temps et lieu; mais les troupes rentrèrent bientôt dans leur subordination habituelle. C'était là une de ces conjonctures qui exigeaient toute l'adresse et toute l'autorité personnelle de Cortés. En pareille occurrence, il ne reculait jamais devant les difficultés, et se montrait toujours à la hauteur de la situation. A Vera-Cruz, il avait persuadé à ses compagnons d'abandonner ce qui n'était que les arrhes de leur futur butin. Ici, il leur persuadait de renoncer à ce butin même. C'était arracher la proie de la gueule même du lion.

Par le fait, pour un grand nombre, il était assez indifférent que leur part fût plus ou moins forte. L'amour du jeu est une passion profondément enracinée chez l'Espagnol, et la soudaine possession de ces richesses leur fournissait à la fois le moyen et le motif de s'y livrer. On fabriqua des cartes avec le vieux parchemin des tambours : au bout de quelques jours la plus grande partie de ces trésors, acquis au prix de tant de fatigues et de souffrances, avait changé de maîtres, et plus d'un soldat imprévoyant finit sa campagne aussi pauvre qu'il l'avait commencée. D'autres, plus prudents, il est vrai, suivirent l'exemple de leurs officiers, qui, à l'aide des joailliers royaux, convertirent leur or en chaînes, en services de vaiselle et autres articles d'ornement ou d'usage (19).

Cortés paraissait avoir accompli les grands objets de l'ex-

(18) « Palabras muy mellifluas... razones muy bien dichas, que las sabia bien proponer. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 103.

(19) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 103, 106. Gomara, *Crónica*, cap. 93. Herrera, *Hist. gen.*, dec. 2, lib. 8, cap. 5.



pédiction. Le monarque indien s'était reconnu vassal du roi d'Espagne. Son autorité, ses revenus étaient à la disposition du général espagnol. La conquête de Mexico semblait achevée, et cela sans coup férir. Mais cette conquête était loin d'être complète. Un point capital restait encore à obtenir, et l'on n'avait fait que peu de progrès de ce côté, — c'était la conversion des naturels. Malgré tous les efforts du père Olmedo, soutenus par la faconde théologique du général (20), ni Montézuma ni ses sujets ne montraient la moindre disposition à abjurer la foi de leurs pères (21). Les rites sanglants de leur religion continuaient, au contraire, à se célébrer sous les yeux des Espagnols, avec toute leur pompe accoutumée.

Ne pouvant tolérer plus longtemps ces abominations, Cortés, accompagné de plusieurs de ses cavaliers, se présenta devant Montézuma. Il lui dit que l'empereur des chrétiens ne pouvait plus consentir à ce que le culte de leur sainte religion continuât de rester enfermé dans l'étroite enceinte des murs de la garnison. Ils voulaient répandre au loin sa lumière, et appeler le peuple à participer aux bienfaits du christianisme. Dans ce but, ils demandaient que le grand *teocalli* leur fût livré, pour y célébrer les cérémonies de leur culte à la vue de la ville entière.

(20) « Ex jure consulto Cortesius theologus effectus, » dit Martyr, avec sa manière énergique. *De orbe novo*, dec. 5, cap. 4.

(21) Si l'on en croit Ixtlilxochitl, les progrès de Montézuma dans la voie du salut allèrent jusqu'au *Credo* et à l'*Ave Maria*, qu'il avait appris par cœur ; mais son baptême fut ajourné, et il mourut avant d'avoir reçu ce sacrement. Je cite les propres paroles de l'historien, qui parle aussi du peu de succès des travaux du général parmi les Indiens. « Cortés comenzó à dar órden de la conversion de los naturales, diciendoles, que pues eran vasallos del rey de España que se tornasen christianos como él lo era, y así se comenzaron à bautizar algunos aunque fuéron muy pocos, y Motecuhzoma aunque pidió el bautismo, y sabia algunas de las oraciones, como eran el Ave Maria, y el Credo, se dilató por la pasqua siguiente, que era la de resurreccion, y fué tan desdichado que nunca alcanzó tanto bien, y los nuestros con la dilacion y aprieto en que se viéron, se descuidaron, de que pesó à todos mucho muriese sin bautismo. » *Hist. chic.*, Ms., cap. 87.

Cette proposition parut jeter la consternation dans l'âme de Montézuma. Au milieu de toutes ses afflictions, il avait cherché un appui dans sa religion, et c'était même par un sentiment religieux qu'il avait montré autant de déférence pour les Espagnols, qu'il regardait comme les messagers mystérieux prédits par les oracles. « Pourquoi, dit-il, voulez-vous, Malintzin, pousser les choses à cette extrémité ? ce serait nous exposer à la vengeance de nos dieux, et provoquer une insurrection, car le peuple ne souffrira jamais que ses temples soient ainsi profanés (22). »

Cortés, voyant combien le monarque était ému, fit signe à ses officiers de se retirer. Resté seul avec les interprètes, il dit à l'empereur qu'il emploierait son influence à modérer le zèle de ses compagnons, et à leur persuader de se contenter d'un des sanctuaires du *teocalli* ; si on le leur refusait, ils se verraient dans la nécessité de s'en emparer de force et d'en précipiter les images de ses faux dieux à la face de toute la ville. « Nous ne craignons rien pour nous, ajouta-t-il ; car, bien que nous ne soyons pas nombreux, le bras du vrai Dieu est avec nous. » Montézuma, en proie à une vive agitation, lui répondit qu'il en conférerait avec les prêtres.

Le résultat de la conférence fut favorable aux Espagnols ; on leur permit de prendre possession d'un des sanctuaires et de le consacrer à leur culte. Cette nouvelle répandit l'allégresse dans le camp. Les chrétiens pouvaient enfin proclamer leur religion au grand jour et aux yeux de toute la capitale. On ne perdit pas un instant. Le sanctuaire fut purgé des impuretés dégoûtantes dont il était souillé. On y éleva un autel, surmonté d'un crucifix et de l'image de la Vierge. Au lieu de l'or et des bijoux qui brillaient sur l'autre tabernacle païen, les murs de celui-ci furent décorés de fraîches guirlandes de

(22) « O Malintzin, y como nos quereis echar à perder à toda esta ciudad porque estarán muy enojados nuestros dioses contra nosotros, y aun vuestras vidas no sé en que pararan. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 107.



fleurs ; et un vieux soldat, mis en faction à la porte, fut chargé d'en interdire l'entrée aux profanes.

Quand ces arrangements furent terminés, l'armée monta processionnellement les degrés et défila sur les différentes terrasses qui conduisaient au sommet de la pyramide. Pénétrant dans le sanctuaire et se massant autour de son entrée, elle écouta avec recueillement le service de la messe, célébré par les pères Olmedo et Diaz ; et lorsque ensuite les solennels accents du *Te Deum* s'élevèrent vers les cieux, Cortés et ses soldats, s'agenouillant, les yeux humides de larmes de joie, exprimèrent au Tout-Puissant leur reconnaissance pour ce glorieux triomphe de la croix (23).

C'était un spectacle imposant que celui de ces guerriers élevant, du sommet de ce temple gigantesque, leurs prières vers le ciel, dans la capitale de cet empire païen, sur le lieu même dédié aux impurs mystères de l'idolâtrie. On voyait l'Espagnol et l'Aztèque agenouillés côte à côte, et l'hymne chrétienne mêlait ses doux accents d'amour et de pardon aux chants sauvages des prêtres indiens en l'honneur du dieu de la guerre de l'Anahuac ! — alliance contre nature et qui ne pouvait durer.

Un peuple supportera toute espèce d'outrages plus facilement que ceux qui s'adressent à sa religion, blessant à la fois ses principes, ses préjugés, et les idées qu'il a reçues dès son enfance, qui se sont développées avec lui jusqu'à ce

(23) Les historiens diffèrent plus que d'ordinaire dans le récit de cet événement. Cortés assure l'empereur qu'il a occupé le temple et en a expulsé de vive force les faux dieux, malgré les menaces des Mexicains. (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 106.) L'improbabilité de cette prouesse à la Don Quichotte n'échappe pas à Herrera, qui la rapporte néanmoins. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 19.) Il semble que le général se soit un peu trop préoccupé de faire parade de son zèle dévot aux yeux de son maître. La version de Diaz et des autres chroniqueurs, suivie dans le texte, paraît beaucoup plus vraisemblable. Comp. Diaz, *Hist. de la conquista*, c. 107. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 8, cap. 6. Argentola, *Anales*, lib. 4, cap. 88.

qu'elles se soient identifiées avec sa nature, qui touchent à ses intérêts les plus élevés dans ce monde, et qui se rattachent intimement au grand mystère de l'avenir. Toute violence faite au sentiment religieux frappe également sur tous, sur les vieillards comme sur les jeunes gens, sur les riches comme sur les pauvres, sur les nobles comme sur les plébéiens. Elle atteint surtout les prêtres, dont la considération personnelle repose sur celle dont leur culte est entouré, et qui, dans une société à demi civilisée, possèdent ordinairement une autorité sans bornes. Telle était la condition des brahmanes de l'Inde, des mages de la Perse, du clergé catholique dans les âges de ténèbres, des prêtres de l'ancienne Égypte et du Mexique.

Le peuple avait enduré patiemment toutes les insultes et tous les outrages que lui avaient fait subir jusqu'alors les Espagnols. Il avait vu son souverain arraché de son propre palais et conduit par les rues comme un captif ; ses ministres assassinés sous ses yeux ; ses trésors mis au pillage ; lui-même dépouillé de sa suprématie royale. Il avait vu tout cela sans faire le moindre effort pour s'y opposer. Mais la profanation de ses temples touchait une corde plus sensible, et les prêtres se hâtèrent d'exploiter cet incident (24).

Ce fut dans la conduite de Montézuma lui-même qu'on observa les premiers indices de ce changement de disposition. Perdant tout à coup sa gaieté habituelle, il se montra sérieux et pensif, et au lieu de rechercher, comme il avait coutume de le faire, la société des Espagnols, il parut l'éviter. On remar-

(24) « Para mi yo tengo por marabilla, é grande, la mucha paciencia de Montezuma, y de los Indios principales, que assi viéron tratar sus templos é idolos. Mas su disimulacion adelante se mostró ser otra cosa viendo, que una gente extrangera, é de tan poco numero, les prendió su señor é porque formos los hacia tributarios, é se castigaban é quemaban los principales, é se aniquilaban y disipaban sus templos, é hasta en aquellos y sus antecesores estaban. Recia cosa me parece soportarla con tanta quietud ; pero adelante como lo dirá la historia, mostró el templo lo que en el pecho estaba oculto en todos los Indios generalmente. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 10.



qua aussi que des conférences plus fréquentes avaient lieu entre lui et les nobles, et surtout entre lui et les prêtres. Contrairement à son habitude, son petit page Orteguilla, à qui la langue aztèque était devenue assez familière, n'était pas admis à ces réunions. Ce concours de circonstances ne pouvait manquer d'exciter chez les Espagnols des appréhensions d'une nature grave.

Peu de jours s'étaient écoulés, lorsque Cortés reçut de l'empereur une invitation, ou plutôt un ordre, de venir le trouver dans son appartement. Il s'y rendit, non sans quelque sentiment de défiance et d'anxiété, et se fit accompagner d'Olid, capitaine de la garde, et de deux ou trois autres officiers de confiance. Montézuma les reçut avec une politesse froide, et s'adressant au général, lui dit que ses prédictions se réalisaient. Les dieux de son pays avaient été offensés de la violation de leurs temples. Ils avaient menacé les prêtres d'abandonner la ville, si les sacrilèges étrangers n'en étaient chassés, ou plutôt n'étaient sacrifiés sur les autels en expiation de leurs crimes (25). Le monarque assura les chrétiens que c'était dans l'intérêt de leur sûreté qu'il leur faisait cette communication. « Si vous agissez sagement, dit-il en finissant, vous sortirez du pays sur-le-champ. Je n'ai qu'à lever le doigt pour que tous les Aztèques soient, en un moment, en armes contre vous. » Il n'y avait pas de motif pour douter de sa sincérité. Car Montézuma, quel que mal que lui eussent fait les hommes

(25) Suivant Herrera, ce fut le diable lui-même qui fit cette communication à Montézuma, et il rapporte en substance la conversation qui eut lieu entre eux. (*Hist. general*, dec. 2, lib. 9, cap. 6.) La plupart des historiens du temps soutiennent avec force que Satan se montra en personne à cette occasion. Oviedo, qui a, en général, des idées moins étroites, s'exprime sur ce point d'une manière presque aussi affirmative. « Porque la misa y Evangelio, que predicaban y decian los christianos, le (al diablo) daban gran tormento; y debese pensar, si verdad es, que esas gentes tienen tanta conversacion y comunicacion con nuestro adversario, como se tiene por cierto en estas Indias, que no le podia á nuestro enemigo placer con los misterios y sacramentos de la sagrada religion christiana. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.

blancs, les respectait comme appartenant à une race supérieure à la sienne, et, ainsi qu'on l'a vu, il avait conçu pour plusieurs d'entre eux un attachement qui sans doute prenait sa source dans les égards et les attentions personnelles qu'ils lui témoignaient.

Cortés avait trop d'empire sur lui-même pour laisser voir l'effet que produisit sur lui cette révélation. Il répondit, avec un admirable sang-froid, qu'il regretterait beaucoup de quitter si précipitamment la capitale, n'ayant pas de vaisseaux pour sortir du pays. Sans cette raison, il ne voyait rien qui l'empêchât de partir immédiatement. Mais, en partant dans de pareilles circonstances, il se trouverait encore dans la nécessité de prendre une mesure qui lui coûtait beaucoup; c'était d'emmener l'empereur avec lui.

Cette dernière suggestion troubla visiblement Montézuma. Il demanda combien de temps il faudrait pour construire des vaisseaux, et finit par consentir à envoyer à la côte un certain nombre d'ouvriers, pour travailler sous les ordres des Espagnols; en attendant, il emploierait son autorité à contenir l'impatience de ses sujets, en leur donnant l'assurance que les hommes blancs quitteraient le pays aussitôt qu'ils en auraient les moyens. Il tint parole. Un corps nombreux d'artisans aztèques partit de la capitale avec les meilleurs ingénieurs espagnols, et, descendant à Vera-Cruz, commença immédiatement à abattre des bois et à construire un nombre de navires suffisant pour reconduire les Espagnols dans leur pays. Les travaux furent poussés en apparence avec ardeur. Mais ceux qui en avaient la direction reçurent, dit-on, des instructions particulières du général, par lesquelles il leur était recommandé d'y apporter autant de lenteur que possible, dans l'espoir qu'il pourrait recevoir, dans l'intervalle, des renforts d'Europe qui lui permettraient de se maintenir dans sa position (26).

(26) « É Cortés proveió de maestro é personas que entendiesen en la labor de los navios, é dixó despues á los Españoles desta manera : Señores y hermanos, este señor Montezuma quiere que nos vamos de la tierra, y conviene que se hagan navios. Id con estos Indios é cortese la madera; é



Les choses changèrent alors d'aspect au quartier des Espagnols. Au lieu du repos et de la sécurité auxquels les troupes s'étaient naguère livrées, elles éprouvaient une sombre appréhension de danger, appréhension à peine sensible à l'œil, mais qui n'en pesait pas moins sur l'âme comme un cauchemar : c'était la tache légère que le voyageur des tropiques aperçoit à l'horizon, et que des yeux vulgaires peuvent prendre pour un nuage d'été, mais qui annonce au marin expérimenté l'approche de l'ouragan. Toutes les mesures de précaution que pouvait suggérer la prudence furent prises. Le soldat, en se jetant sur ses nattes pour dormir, conserva son armure. Il mangea, but, dormit, avec ses armes sous sa main. Son cheval resta harnaché nuit et jour, la bride flottant au pommeau de la selle. Les canons furent disposés de manière à commander les grandes avenues. Les sentinelles furent doublées, et chaque homme, quel que fût son rang, dut monter la garde à son tour. En un mot, la garnison fut mise en état de siège (27).

entretanto Dios nos proveherá de gente é socorro ; por tanto, poned tal dilacion que parezca que haceis algo se haga con ella lo que nos conviene ; é siempre me escrivid é avisad que tales estais en la montaña, é que no sientan los Indios nuestra disimulacion. É asi se puso por obra. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.) Gomara s'exprime dans le même sens. (*Crónica*, c. 95.) Diaz nie l'existence de ces instructions secrètes, et prétend que Martin Lopez, le principal ingénieur, l'assura qu'on avait fait toute la diligence possible pour mettre trois navires en chantier. *Hist. de la conquista*, c. 108.

(27) « Je puis dire sans jactance, écrit notre vieux chroniqueur, Bernal Diaz, que j'étais tellement accoutumé à ce mode de vie, que, depuis la conquête du pays, je n'ai jamais pu coucher déshabillé, ni dans un lit. Et pourtant je dors aussi bien que je pourrais le faire sur le duvet le plus doux. Lors même que je fais les tournées de mon *encomienda*, je ne porte jamais de lit avec moi, à moins que je ne sois en compagnie d'autres cavaliers, qui pourraient croire que j'agis ainsi par parcimonie. Mais, dans ce cas même, je me jette sur mon lit tout habillé. Je dois dire encore une autre chose ; c'est que je ne puis dormir longtemps dans la nuit sans me lever pour regarder le ciel et les étoiles, et rester pendant quelque temps au grand air, et cela sans bonnet ni autre chose sur ma tête. Et, Dieu merci,

Telle était la position pénible de l'armée, lorsqu'au commencement de l'année 1520, six mois après son entrée dans la capitale, il arriva de la côte des nouvelles qui donnèrent à Cortés plus d'inquiétude que l'insurrection même dont il était menacé de la part des Aztèques.

je ne m'en suis jamais mal trouvé. Je cite ces faits, afin que le monde sache de quelle trempe nous étions, nous autres, les vrais conquérants, et combien nous étions rompus aux armes et aux veilles. » *Hist. de la conq.*, c. 108.